

généraux ; les 4 et 19, les députés au corps législatif et les tribuns ; et tous les décadi, à midi, grande parade dans la cour des Tuileries.

Ce fut un spectacle tout nouveau pour la plupart des assistants et des acteurs, que celui d'une cour qui commençait. Précédemment, chaque directeur avait eu sa société où régnait le ton simple et bourgeois de la ville ; Barras seul avait eu un salon où il recevait tout le monde. Le premier consul se montra très-sévère sur le choix de la société de madame Bonaparte, qui n'était composée, notamment depuis le 18 brumaire, que des femmes des fonctionnaires civils et militaires ; ce furent donc ces mêmes femmes qui formèrent le premier noyau de cette cour naissante. Pour elles, comme pour leurs maris, la transition fut un peu brusque. La grâce et la bienveillance de Joséphine apprivoisèrent celles qu'effarouchaient la nouvelle étiquette des Tuileries, et surtout le rang et la gloire du premier consul. Le titre de Madame fut généralement rendu aux femmes dans les billets d'invitation : ce retour à l'ancien usage gagna bientôt le reste de la société.

Une fois établi aux Tuileries, il fallut que Napoléon eût à la campagne un palais digne de celui de la ville. On crut que la Malmaison, ce modeste asile du général Bonaparte, ne pouvait plus convenir au chef d'une grande république. Parmi les anciennes résidences royales qui environnaient Paris, Saint-Cloud se trouvant la plus rapprochée, on fit présenter, par les habitans de la commune, une pétition au tribunal, pour que ce château fut offert au premier consul, qui l'accepta.

Le costume et les insignes des autorités furent également échangés. Les formes grecques et romaines disparurent peu à peu pour être remplacées par les formes militaires. Le premier consul ressemblait plus au général qu'au magistrat ; mais avec les bottes et le sabre on portait l'uniforme ou l'habit français : il était clair que tout tendait à se civiliser. En tête des actes du gouvernement, la vignette représentait la république sous la forme d'une femme assise et drapée à l'antique, tenant un gouvernail d'une main, et de l'autre une couronne avec cette inscription : *République française, Souveraineté du peuple, Liberté, Egalité, Bonaparte premier consul*. On y substitua ces mots : *Gouvernement français. Ceux de Souveraineté du peuple, de Liberté, d'Egalité, etc.*, furent effacés.

Le premier acte de Napoléon, en venant s'installer aux Tuileries, avait été une revue ; dès ce moment, la cour du palais devint, de même que sous l'empire, le rendez-vous ordinaire des troupes de la garnison. Que le premier consul fût à Saint-Cloud, à Paris, au quartier général, il était rare qu'il ne passât pas la revue des troupes qu'il avait pour ainsi dire sous la main, au moins une fois par semaine ; en outre, tous les jours après son déjeuner, il descendait pour faire défilé devant lui la parade du bataillon ou de l'escadron de service à sa résidence. A cette petite parade, appelée garde montante sous l'empire, était ordinairement mandé un régiment nouvellement organisé ou qui revenait du dépôt ou qui revenait de l'armée, ou enfin qui devait être dirigé sur un point éloigné.

Après que Napoléon lui avait fait faire l'exercice et exécuter quelques évolutions commandées de préférence par un de ses aides de camp, le général Mouton, qui devint plus tard comte de Lobau, ou enfin par le beau et brave Dorsène, colo-

nel d'un régiment des grenadiers à pied de la vieille garde, que la nature avait doué de ce même avantage de sonorité auquel Napoléon attachait un grand prix, il ordonnait le défilé. Alors tout militaire, quel que fût son grade, avait le droit de s'approcher de l'empereur et de lui parler de ses intérêts particuliers. Napoléon écoutait, questionnait et prononçait au moment même. Si c'était un refus, il était motivé et de nature à ce que l'amertume en fût adoucie. Tout le monde était à même de voir, à ces petites parades, le simple soldat quitter son rang lorsque son régiment passait devant le grand état-major, se diriger vers l'empereur d'un pas grave et mesuré, présenter les armes, et s'approcher de lui jusqu'à pouvoir toucher sa botte. Napoléon prenait la pétition fichée au bout de la baïonnette du fusil du solliciteur, la lisait en entier, et accordait aussitôt la demande dont elle était l'objet, pourvu toutefois que cette demande fût en harmonie avec les réglemens. Ce noble privilège donnait à chaque soldat le sentiment de sa force et de ses devoirs ; en même tems qu'il servait de frein à ceux des supérieurs qui auraient été tentés d'abuser de leur autorité.

Un régiment étranger au service de l'empire, les *éclaireurs de la Confédération du Rhin*, arrivé depuis peu à Paris, et qui devait repartir aussitôt pour se rendre à son cantonnement, avait été mandé à la parade du matin par l'empereur, qui voulait en passer lui-même l'inspection. Après avoir manifesté au colonel sa satisfaction de la belle tenue de ses hommes, il se retourna vers ses officiers d'ordonnance, et s'adressant au plus jeune d'entr'eux :

—M. de Salm, lui dit Napoléon, ceux-ci doivent vous connaître... Approchez-vous, et commandez-leur la charge en douze tems avec quelques feux de deux rangs.

Le prince rougit comme une jeune fille, mais sans se déconcerter. Il s'inclina, sortit du groupe de l'état-major général, tira son épée, et s'acquitta de la tâche que l'empereur venait de lui imposer, de façon à mériter l'approbation de tous.

Peu de tems après, un fait du même genre se présenta dans un cas différent et avec des circonstances assez piquantes.

C'était à une des grandes revues de la garde que Napoléon avait coutume de passer le premier dimanche de chaque mois, après la messe. Cette fois il y avait appelé les élèves de l'école militaire de Saint-Cyr, arrivés le matin tout exprès. Parmi ces jeunes gens, il distingue un sergent âgé tout au plus de dix-sept ou dix-huit ans, mais d'une tenue remarquable, et qui a l'air singulièrement déterminé. L'empereur, qui aimait à épier l'avenir de ses officiers, fait sortir des rangs le jeune homme, l'interroge un instant, puis lui ordonne de commander les évolutions et de faire exécuter le maniment d'armes au 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers de la vieille garde, qui se trouve rangé en bataille en face de lui.

Il faut se rappeler ici que l'école de Saint-Cyr a été de tous tems renommée pour l'admirable précision de ses exercices, tandis que la vieille garde, plus occupée du souvenir de ses conquêtes que de ceux de l'école de peloton, n'y mettait plus la même prétention. Cependant le jeune sergent se place à trente pas en avant du centre de ce régiment, qui n'est entièrement composé que de vieilles moustaches, et commande d'une voix que ne trahit aucune émotion :

—Attention !... Portez... armes !...